qwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnm

|  |
| --- |
| L’AVENIR D’UNE ILLUSIONSIGMUND FREUD10/11/2015Carole Bertrand |

**Synthèse 5/8**

**3ème année**

Depuis toujours, les hommes ont dû satisfaire leurs premiers besoins pour survivre, notamment en domptant et en utilisant les ressources de la nature. Ils s’élevèrent au-dessus d’une condition animale par la mise en commun des savoirs (notions d’interdépendance et d’interrelation). Il a fallu ainsi penser à créer des lois pour défendre cette culture émergente. Elles gèrent la répartition des ressources et la qualité des relations humaines contre la tendance innée de l’individu à s’y soustraire. Ainsi est faite la nature humaine : paradoxe d’une nécessité de s’entraider et de maintenir des règles de collectivités et de l’individualisme qui pousse à ne pas supporter les sacrifices que cela exige.

Pour cela, une minorité impose aux plus nombreux des règles. C’est comme si cela ne peut se faire sans répression et obligation de s’y soumettre. Les humains seraient donc impulsifs et n’auraient pas une volonté acquise de sauvegarder un ordre moral établi. Ils sont dominés par leur pulsion et c’est sous la contrainte qu’ils se plient aux règles de la civilisation. De plus, cette minorité qui gouverne et fait appliquer les lois n’est pas sans pulsions non plus, ils ne sont pas tant exemplaires. S. Freud développe une explication psychologique : l’humain est toujours porteur de ce qui s’est inscrit dans la petite enfance avec ce laisser libre cours à toutes ses pulsions. Cependant, il finit par s’inscrire petit à petit dans l’évolution culturelle, donc dans la capacité à se socialiser, car il intègre, « une instance dirigeante nommée surmoi » concernant les interdits fondamentaux : ceux de l’inceste, du cannibalisme et du meurtre. Par contre, sans le spectre de la punition, il continue à céder à toutes sortes d’excès. Le propre du névrosé étant une difficulté d’intérioriser ces interdits.

Ne soyons pas étonnés si les prérogatives d’une minorité contribuent à nourrir une tendance hostile de la masse socialement défavorisée. Les frustrations et les injustices entrainent probablement de fortes revendications et peuvent mener aux révolutions. Comment intérioriser les interdits culturels quand le fruit du travail et des contraintes sociales ne sont profitables qu’à cette minorité dominatrice ? Heureusement, vient en renfort de cette intériorisation la notion « d’idéal ». Par fierté nationale (patrimoine, créations artistiques…) et satisfaction narcissique, l’humain mènera des actions communes qui valoriseront chacun et feront oublier les sacrifices imposés. La compétition avec d’autres cultures renforcent aussi ce mouvement collectif vers la créativité et la réussite.

Chapitre 3 : Il reprend les éléments exposés aux chapitres 1 et 2 à savoir :  « - l’hostilité à la culture produite par la pression qu’elle exerce – la double charge qu’impose les lois : celle de s’y résoudre et celle de voir que certains s’y soustraient mieux que d’autres - l’état de nature qui serait plus lourd encore à supporter par les dangers dont elle nous menace comme par exemple notre impuissance face aux éléments déchainés de la nature ». La vie est une épreuve qui crée une angoisse permanente d’insécurité et face à ce constat, à ce destin où l’homme vit au quotidien sa vulnérabilité, il n’y aurait que le soutien d’une instance divine qui pourrait le protéger. C’est là la particularité des idées religieuses. S. Freud rapproche le rapport de l’homme à la religion à celui de l’enfant avec ses propres parents. Il craint la religion comme il craignait ses parents et il se sent rassuré par elle comme il se sentait rassuré par ses parents. Les dieux, avant de ne devenir qu’un (le père), sont des protecteurs contre tous les maux de l’humanité. Ceux liés à la précarité et la fragilité de ces hommes face à la nature comme ceux liés à la dureté des tâches qui leur incombent pour former une civilisation. Et c’est ainsi que les hommes leur vouent une foi inconditionnelle en vue de bénéficier de leur protection. C’est ainsi que ces dieux deviennent les gardiens de la moralité. L’homme sert un but supérieur où il tend vers la perfection pour servir ce but. Même la mort n’est plus une fin en soi mais le début d’une vie meilleure.

La religion vient donc soutenir l’homme face à toutes sortes de danger dont la nature les menacerait et à en supporter aussi les aléas. Cette vérité est transmise de générations en générations sans qu’il soit besoin d’en vérifier l’exactitude ni la genèse. De manière dogmatique, chaque humain porte l’empreinte de cette transmission et s’en réfère spontanément au divin.

Chapitre 4 : Face à un interlocuteur fictif qui tente de le mettre en difficulté avec ce qu’il a développé dans Totem et tabou en 1913, S. Freud avance qu’il n’y a pas de contradiction car il ne s’agit pas du même débat. Dans le premier, il tente de faire comprendre le totémisme et les règles s’y référant (le tabou). Ainsi il démontre l’origine du complexe d’Œdipe. Dans l’avenir d’une illusion, il propose un débat plus général sur la religion. Le petit enfant s’attache d’abord à sa mère (premier objet d’amour) puis à son père (on retrouve l’ambivalence des sentiments d’amour et de crainte), parce qu’ils sont les premiers protecteurs. L’adulte, vulnérable, recherchera cette figure paternelle sécurisante à travers les représentations religieuses (de l’animal totem au Dieu unique).

Chapitre 5 : Le dogme religieux ne peut pas être remis en question par fidélité à la transmission mais aussi par peur des représailles si cela avait été tenté. Ceci prouve la fragilité même de la religion. Pourquoi empêcher de vérifier si cela était vérifiable ? Ce qui était plausible pour des époques reculées pourrait être dénoncé aujourd’hui grâce à l’évolution des connaissances. La religion continue à s’appuyer sur des écrits dont personne n’a la preuve et dont personne n’ose démontrer le contraire. Le doute ne date pas d’aujourd’hui mais nos ancêtres ne l’ont pas plus exprimé étant sous la même pression (analyse psychologique) « d’un devoir de croire » au nom de la règle sociale et culturelle. Ainsi, la pratique religieuse est au-dessus de tout et s’impose à tous. Le fait est qu’il y a vraisemblablement plus de bénéfices, du point de vue psychique, à s’installer dans cette foi qu’à y renoncer ou la dénoncer.

Chapitre 6 : Les théories religieuses ne sont que des illusions. Elles sont formées pour contenir les angoisses des humains. C’est un moyen de vivre plus sereinement une vie insécurisante. L’enfant sans défense ne s’établit jamais vraiment dans une autonomie relationnelle. Sa détresse originelle le suit toute sa vie et il est nécessaire de créer un environnement sécurisant, même s’il est virtuel. Cette solution apaise l’âme et permet de supporter une vie dans la collectivité et face à la nature si dangereuse. Elle n’a pas besoin d’être réelle puisqu’elle instaure d’emblée la croyance d’une vie meilleure et même d’une vie meilleure dans l’au-delà. « Idées délirantes » au vue de la science mais la motivation même d’y croire (« un désir qui s’impose en tout premier lieu ») enlève toute tentative de prouver son contraire. Sans compter la difficulté d’une telle entreprise. L’illusion est d’autant plus facile à perdurer. En l’état actuel des connaissances et des investigations scientifiques, rien ne prouve que les idées religieuses soient fausses aussi « contradictoires et invraisemblables » soient-elles ! Cette difficulté d’objectiver la religion et cette manière d’idéaliser l’image d’un Dieu tout puissant, ce mouvement d’amplification de ces croyances nait des avantages qu’elles proposent par leurs réponses sur la création, le sens de la vie et les tâches à y accomplir. Il n’y aurait pas à y réfléchir autrement. Ainsi la croyance est irréfutable et d’abord qui aurait intérêt à la réfuter puisqu’elle impose un ordre moral qui contient la masse et nourrit l’intérêt des plus puissants. L’homme aurait pu s’en détourner depuis longtemps par le simple fait de ce manque d’objectivité. Donc les intérêts à ne pas contredire ces idées religieuses sont psychologiquement plus forts que toute rationalisation de ces idées mêmes.

Chapitre 7 : L’interlocuteur anonyme laisse même entendre qu’il serait risqué d’abandonner les idées religieuses puisque ce sont sur elles que s’est étayée la culture, c'est-à-dire les règles de vie collectives et des châtiments encourus pour désobéissance. Toute l’édification de la morale et de ses obligations reposent sur cette croyance et ce serait un retour au désordre des sociétés primitives voire à l’animalité si cela n’était pas suivi. La religion est un soutien et que feraient les hommes sans pouvoir s’y appuyer pour traverser leurs vicissitudes ? La religion se ressent comme un désir et non comme une voie intellectuelle et les sciences n’ont pas de solution pour remplacer le pilier qu’elle représente.

A ceci, S. Freud apporte une réponse tranchée : « je défendrai l’affirmation qu’il y a un danger plus grand pour la culture à maintenir son rapport actuel à la religion qu’à le défaire ». Il prend le risque, pour lui et la psychanalyse tout également décriée, d’assumer sa position et de dénoncer la primauté de la religion sur la base que cela n’a pas rendu les hommes forcément plus heureux malgré toutes les promesses faites. La preuve en est de toutes les réticences aux principes culturels et à la manière spontanée dont les hommes tentent toujours de trouver d’autres voies. Peut être parce que justement les idées religieuses ont perdu de leur aura avec l’avènement des idées scientifiques. En tout cas, au temps où ces idées religieuses étaient seules maîtres des destinées, elles n’ont pas rendu plus morale et épanouie la masse qui s’employait à suivre à la lettre les directives ou à aller chercher l’absolution auprès des instances religieuses dès qu’elle fautait. C’est comme si ce Dieu tout puissant et magnanime ne pouvait que pardonner, d’abord parce qu’il maintient l’homme sous son emprise et aussi parce qu’il n’a pas le pouvoir effectif de le punir en réalité. Alors, nous supposons que son pardon est total et qu’il suffit de le demander. Il n’y a pas de châtiment véritable mais l’idée que l’on se donne d’un possible châtiment et, si par malheur, l’homme traverse des épreuves, elles ne sont pas vécues comme châtiment mais comme fatalité. C’est le propre de la nature humaine qui trouve des compromis en toutes situations pour les rendre plus supportables.

Si aujourd’hui les gens cultivés ont d’autres ressources et modes de compréhension pour se fier à la culture, la masse, privée d’instruction et soumise au système établi par ces mêmes gens cultivés, pourrait ne plus se comporter au mieux de sa socialisation si elle admettait que Dieu n’existait pas. Ce serait le retour aux comportements sauvages et destructeurs à moins d’une contrainte « terrestre » appropriée. Il conclut ce chapitre par : « soit leur barrer avec le plus grand soin toute occasion de l’éveil de l’esprit, ou bien réviser de fond en comble la relation entre culture et religion ».

Chapitre 8 : C’est cette interdépendance entre les uns et les autres, au-delà de tout mysticisme, qui rend les hommes sociaux et les maintient dans l’interdit de tuer. Les plus forts ne le resteraient pas longtemps et s’exposeraient à la vengeance des plus faibles qui peuvent se liguer pour obtenir justice. En nous tous existe cette sourde tendance à la violence et en nous tous existe cette interdiction de passer à l’acte au nom de la paix collective. Ne donnons plus ce pouvoir à la justice de Dieu mais à une justice pensée par les hommes qui est elle seule habilitée à prononcer des sentences sévères, au nom de ce collectif. Ainsi lorsqu’on postule que c’est Dieu qui a décidé de ces lois, on ôte à l’humain la possibilité de s’en rendre légitime et à s’y investir pour créer une humanité pacifiée.

S. Freud se pose alors cette question : « Notre exposé correspond-il à la vérité historique ? ». Il l’a étayé sur une base psychanalytique et rationnelle mais les bases historiques de cet interdit sont celles où par rivalité, les fils tuèrent le père tout puissant puis le mangèrent (repas totémique). Très ambivalents sur les sentiments ressentis à l’égard du père et chargés de remord ainsi que dans la crainte de représailles, ils créèrent un totem (identification du père) et mirent en place cette règle qu’ils se garantirent de suivre : l’interdit de tuer (tuer le totem /symbolique du père). C’est ce « père primitif » qui est le modèle sur lequel s’est formée « la figure divine ». Donc, la religion, se juxtaposant à cet évènement historique et y apportant ses propres explications, est bien à l’origine de cet interdit.

L’enfant qui traverse ces « exigences pulsionnelles » les surmonte par le processus du refoulement. Il y a derrière des motifs affectifs et non des motifs élaborés et pensés qui l’y contraignent. De même l’humanité immature traverse ces états névrotiques et ne peut les régler ni par la réflexion ni par la connaissance. La religion dans tout ce qu’elle a d’irrationnelle et d’illusoire impose le respect des interdits. Nous sommes bien dans l’idée de la relation au père symbolique (complexe d’Oedipe). « La religion serait la névrose obsessionnelle universelle de l’humanité ». L’analogie se poursuit avec ce qui semble résoudre les névroses de contraintes : parce que l’enfant grandit et tout comme notre société. Le croyant se protège lui-même individuellement en adhérant à cette illusion collective. L’abandon de ce système de croyances ne peut se faire qu’avec un travail rationnel où il sera suffisamment instruit et rassuré qu’il pourra y renoncer sans craintes.

Chapitre 9 : L’interlocuteur anonyme provoque S. Freud sur les contradictions de sa démonstration, c’est à dire : « - le danger pour la culture si le croyant n’investissait plus la religion des mêmes pouvoirs – l’insuccès de la révolution française et celui du modèle russe à avoir tenté de priver le peuple de la religion– les hommes, par essence, sont dominés par leurs désirs pulsionnels et la raison ne suffit pas pour les maintenir dans le social et le collectif ». Il s’interroge sur la possibilité de se passer de la religion. A ceci S. Freud répond que la pression exercée par la religion tient l’homme dans cette croyance et que l’éducation du jeune enfant y a aussi sa part. Il pourrait ne pas se soucier de ces idées religieuses s’il n’était pas initié dès sa plus tendre jeunesse, à un moment où son développement intellectuel ne lui permet pas de filtrer ces informations et d’un avoir une idée personnelle. Le processus de croyance ainsi mis en place est quasi indélébile. L’autre pression exercée sur l’enfant est celui sur sa vie sexuée. Ces interdits le freinent dans son développement. Il en est de même pour les femmes, parce qu’elles n’ont pas accès à la même éducation que les hommes : « on leur attribue en général ce qu’on appelle une débilité mentale physiologique ». Leur réalité pourrait être tout autre. Une éducation non religieuse n’a à ce jour pas été véritablement tentée. Il croit en un jour où la culture sera plus à même de faire renoncer aux idées religieuses. Et c’est surtout en laissant l’homme face à sa réalité, face à lui-même, et non sous la pseudo protection d’un mythe religieux, qu’il pourra sortir de « son infantilisme » et trouver d’autres solutions. Il pose toujours l’analogie de l’homme et de sa dépendance à la religion (sauveur/protecteur) et l’enfant avec son parent sauveur/protecteur. La religion le maintient dans sa névrose. Elle seule détient toutes les clés du bonheur. L’enfant a besoin d’expérimenter le monde réel pour grandir et éprouver la réalité tout comme l’homme a besoin de quitter ces croyances religieuses pour se dépasser et trouver des solutions pour mieux vivre sa réalité.

Chapitre 10 : Ne serait-ce pas tout autant utopique de croire que la religion est une illusion ? Au début de ce chapitre, l’interlocuteur anonyme balaie tous les avantages à maintenir les idées religieuses. Illusoires ou pas, elles sont néanmoins nécessaires et difficilement remplaçables par une autre guidance dont les balbutiements laisseraient désemparés l’humain qui a besoin d’un soutien permanent pour supporter son existence. « La religion comme base de l’éducation et de la vie en commun ». S. Freud reconnait cette possibilité mais « l’illusion » qu’il propose, si telle elle était, n’est pas irrévocable et serait de toute manière plus objective que les idées religieuses. Si ce nouvel apprentissage s’avèrerait être inefficace pour cultiver et raisonner l’homme, il suffirait de le reconnaitre et de passer à autre chose. La science reste un point d’appui sur lequel l’évolution peut compter même s’il est perfectible. L’analogie ayant déjà été développée dans les chapitres précédents, il est déjà évident que l’enfant peut surmonter sa névrose en grandissant tout comme l’humanité peut surmonter la sienne en trouvant ses propres solutions dans l’expérimentation. C’est ainsi que l’enfant renonce à ses désirs pulsionnels. Freud parle de la place première de l’intelligence comme sortie de l’illusion religieuse et comme soutien de l’humanité pour une meilleure vie en collectivité avec moins de souffrance. Il conclut "La science n'est pas une illusion mais ce serait une illusion de croire que nous pourrions recevoir d'ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner." La science a ses limites mais qu’elle peut repousser à force de recherches. La religion quant à elle promet l’illimité que souhaite vivre bien sûr chaque humain mais tout ceci n’est qu’une illusion.